

Suzanne, veuve à 40 ans, jamais remariée

En 1962, Suzanne, 40 ans, perd son mari. Elle élèvera seule leurs quatre filles. Son petit-fils, Frédéric Pommier, journaliste à France Inter, raconte aujourd'hui son histoire dans *Suzanne* (Ed. Equateurs, 234 p., 19 €).

Votre grand-mère vous a confié que sa vie s'était arrêtée à la mort de son mari. Qu'est-ce que cela signifie pour elle ?

Elle était ravagée par sa disparition et sa vie sociale s'est effondrée. Au départ, on respectait son deuil mais, au bout d'un moment, on ne l'invitait plus parce qu'elle était une femme seule, encore jeune et jolie et donc dangereuse. Après la mort de son mari, qui était le bâtonnier du barreau de Laval – comme elle aime le répéter –, elle a aussi perdu son métier puisqu'elle était sa secrétaire, bénévole certes, mais elle l'aidait à sauver des têtes. Suzanne n'a jamais accepté sa mort parce qu'elle avait l'impression, précisément à ce moment-là, qu'elle avait enfin accédé au bonheur. Elle avait des enfants qu'elle aimait, son métier la passionnait et elle était certaine que son mari était le meilleur des époux, en tout cas le plus intelligent des hommes.

C'est pour cette raison qu'elle n'a pas refait sa vie ?

Oui, je crois. Cinq minutes avant sa mort, il lui a dit : « Suzanne, remarie-toi. » C'est une phrase qu'elle a oubliée,

qu'elle m'a redite et qu'elle a redécouverte à la lecture du livre. Elle lui a résisté parce qu'elle lui est restée fidèle. Elle était persuadée qu'aucun autre homme ne pouvait lui arriver à la cheville. Sur les conseils d'une amie, elle a rencontré quelqu'un qui, après deux rendez-vous, ne l'a pas trouvée assez « pondérée ». Mais elle voulait continuer à dévorer la vie ! Mon père m'a raconté que lorsqu'il a été présenté à Suzanne, six ou sept ans après le décès, il a eu l'impression que son mari était mort la veille. Elle continuait de dire : « Si mon mari était là, voilà ce qu'il dirait, il ne laisserait jamais faire ceci... » C'était une façon de jouer à la fois le rôle du papa et de la maman.

Suzanne a-t-elle entretenu la mémoire de son mari auprès de ses petits-enfants ?

Elle nous a toujours parlé de notre grand-père et nous racontait les souvenirs heureux : les pièces de théâtre et les chansons qu'ils écrivaient tous les deux pour les réveillons, les costumes qu'ils se fabriquaient, les farces qu'ils faisaient à leurs amis, les soirées qu'ils passaient à Paris et les vacances sans leurs filles, avec des amis, à Pâques. Ensuite, elle a voyagé seule mais c'était moins amusant. Suzanne a dactylographié tout le journal intime de son mari et l'a donné à ses filles comme

un trésor. Je l'appelle « le cahier jaune ». Je me suis glissé dans les mots de mon grand-père, qui alternent entre l'infinie légèreté de son regard sur la futilité du monde et une profonde gravité dans sa conscience du temps qui passe. J'ai 43 ans, il est mort à 44 ans. Je lui redonne vie au même âge, d'une certaine manière.

A-t-elle reconnu son mari dans votre livre ?

Oui, y compris dans les scènes intimes. Elle m'a confié ce que je raconte : une femme qui fait son devoir conjugal sans savoir qu'elle pouvait connaître le plaisir. Je suis allé passer une journée avec elle dans son Ehpad pour lui montrer le livre avant qu'il ne sorte. J'avais une crainte sur ces scènes-là et les scènes de deuil. Je voulais qu'elle les lise à côté de moi pour voir si ça allait. La mort de son mari est racontée heure par heure, minute par minute, j'avais peur que ce soit terrible pour elle. Et finalement, cinquante-cinq ans après, heureusement, le deuil s'est fait. Ça ne veut pas dire qu'elle accepte, mais elle a lu et elle m'a dit : « En effet, mon père est mort comme cela. Mon frère est mort comme cela. Mon fils est mort comme cela. Mon mari est mort comme cela. » Elle disait souvent : « La mort m'a pris tous les hommes de ma vie. » Nous, ses petits-fils, nous sommes la première génération des hommes vivants de sa famille. Ça consolide les liens.

Propos recueillis par M. DI



>€

€

><